

La Havane , Cuba, 11 mars AVN – Le 5 mars, dans la soirée, est mort le meilleur ami qu'eut le peuple cubain tout au long de son histoire. Un appel par satellite nous communiqua l'amère nouvelle. La signification de la phrase employée était sans confusion possible. Bien que nous connaissions son état de santé critique, la nouvelle nous frappa fortement. Je me souvenais des fois où il plaisanta avec moi en disant que quand tous les deux, nous terminerions notre tâche révolutionnaire, il m'inviterait à me promener sur la rivière Arauca, en territoire vénézuélien, qui lui faisait se souvenir du repos qu'il n'eut jamais.

Nous avons eu l'honneur de partager avec le leader bolivarien les mêmes idéaux de justice sociale et de soutien aux exploités. Les pauvres sont les pauvres où qu'ils soient dans le monde.

« Donne-moi, Venezuela, en quoi te servir: tu as en moi un fils, » proclama le Héros National et Apôtre de notre indépendance, José Martí, un voyageur qui sans s'enlever la poussière du chemin, demanda où se trouvait la statue de Bolivar.

Martí connaissait le monstre parce qu'il avait vécu dans ses entrailles. Est-il possible d'ignorer les profondes paroles qu'il proféra dans la lettre inachevée à son ami Manuel Mercado le soir où il tomba au combat ? « ... Je suis tous les jours en danger de donner ma vie pour mon pays et pour mon devoir – puisque je le pense et que j'ai le courage de le faire – d'empêcher à temps avec l'indépendance de Cuba que les Etats-Unis s'étendent dans les Antilles et tombent, avec cette force supplémentaire, sur nos terres d'Amérique. Tout ce que j'ai fait jusqu'à aujourd'hui, et que je ferai, c'est pour cela. Cela a dû être fait en silence et comme indirectement, parce qu'il y a des choses qui, pour les réussir, doivent être cachées... »

Il y avait alors 66 ans depuis que le Libérateur Simon Bolivar écrivit : « ...Les Etats-Unis semblent destinés par la Providence à couvrir l'Amérique de misères au nom de la Liberté. »

Le 23 janvier 1959, 22 jours après le triomphe de la Révolution à Cuba, je visitai le Venezuela pour remercier son peuple et le gouvernement au pouvoir après la dictature de Perez Jimenez, de l'envoi de 150 fusils à la fin de 1958. Je dis alors :

« ...Le Venezuela est la patrie du Libérateur, où fut conçue l'idée de l'union des peuples d'Amérique. Après ça, le Venezuela doit être le pays leader de l'union des peuples d'Amérique ; nous, les Cubains, nous soutenons nos frères du Venezuela.

J'ai parlé de ces idées non parce que me meut une quelconque ambition de type personnel, ni non plus une ambition de gloire, parce que, à la fin et au bout du compte, l'ambition de gloire ne cesse pas d'être une vanité et comme l' a dit Martí : « toute la gloire du monde tient dans un grain de maïs. »

Ainsi, pour autant, en venant à parler ainsi au peuple du Venezuela, je l'ai fait en pensant honorablement et profondément que si nous voulions sauver l'Amérique, si nous voulions sauver la liberté de chacune de nos sociétés, qui, à la fin et en fin de compte, sont une partie d'une grande société qui est la société latino-américaine ; si c'est que nous voulons sauver la révolution de Cuba, la révolution du Venezuela et la révolution de tous les pays de notre continent, il faut nous rapprocher et il faut nous soutenir solidement, parce que seuls et divisés, nous échouons. »

J'ai dit ce jour -là et aujourd'hui, 54 années plus tard, je le répète !

Je dois seulement inclure dans cette liste les autres peuples du monde qui, durant plus d'un demi-siècle, ont été victimes de l'exploitation et du pillage. Cette lutte fut celle d'Hugo Chavez.

Pas même lui ne suspectait combien elle était grande.

Jusqu'à la victoire toujours, inoubliable ami !

Fidel Castro Ruz

11 mars 2013

AVN

(traduction Françoise Lopez)